

Carnet de Pèlerinage



Swâmi Râmdas



Spiritualités vivantes

Albin Michel

SWAMI RAMDAS

Carnet de pèlerinage

Traduction sous la direction de

JEAN HERBERT

Préface de

LIZELLE REYMOND

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

AVANT-PROPOS

Il y a environ deux ans que Râm éveilla pour la première fois, dans le cœur de Râmdâs, Son humble esclave, l'ardent désir de réaliser Son amour infini. Essayer de s'approcher de Râm et de Le comprendre, c'est se retirer du monde des formes évanescentes, car Râm est la seule réalité. Râm est la puissance mystérieuse et subtile qui pénètre et soutient l'univers tout entier. Il n'a ni naissance ni mort. Il est présent dans toutes choses et dans toutes créatures, qui n'apparaissent comme entités séparées que grâce à leurs formes toujours changeantes. Se libérer de cette illusion des formes, c'est réaliser immédiatement l'Unité, l'Amour de Râm. L'amour de Râm, c'est l'amour de tous les êtres, de toutes les créatures, de toute vie, de tout ce qui est en ce monde, car Râm est en tout, tout est en Lui, et Il est tout en tous. Pour réaliser cette grande vérité, il faut nous soumettre, nous qui, par ignorance, croyons être des personnalités séparées, à la volonté et à l'action de cette puissance infinie, de cet amour infini qu'est Râm, l'Un qui pénètre tout. Par une soumission entière à Sa volonté, nous perdons cette conscience du corps qui nous retient éloignés de Lui, et nous nous trouvons dans un état d'union complète et d'identification avec Râm qui est en nous et tout

autour de nous. Dans cet état, la haine, qui n'est que la conscience de la diversité, prend fin, et l'amour, qui est la conscience de l'unité, est réalisé. Nous atteignons cet amour divin lorsque notre humilité est si complète que notre affirmation de personnalité séparée, notre égoïsme, en est complètement anéanti. Quand ce stade est atteint, nous sommes naturellement portés par la conscience éveillée de l'unité et de l'amour, à faire le sacrifice de tous nos intérêts matériels pour le bien de nos compagnons et des créatures, qui sont les manifestations du même Râm. Tels furent le sacrifice de Boudha, celui de Jésus-Christ et, de notre temps, celui du Mahâtmâ Gandhi. Ces trois grands hommes sont les plus parfaites manifestations de Râm, la grande Vérité, l'Amour infini. Om Shrî Râm!

LUTTES ET INITIATIONS

Pendant près d'une année, Râmdâs se débattit dans un monde plein de soucis, d'anxiétés et de peines. Ce fut, par sa propre faute, une période terrible d'inquiétude et de tension. Dans cet état de misère désespérée, un cri jaillit du cœur de Râmdâs : « Où trouver le soulagement ? Où trouver la paix ? » Sa plainte fut entendue, et dans le grand vide retentit une voix : « Ne désespère pas, aie confiance en Moi, et tu seras libéré. » C'était la voix de Râm. Cet encouragement fut comme une planche de salut jetée au nageur en péril qui se débat dans la mer déchaînée. Une grande assurance tomba sur le cœur meurtri du malheureux Râmdâs comme une douce pluie sur la terre assoiffée. Dès lors, une partie du temps occupé auparavant par les choses du monde fut consacrée à méditer sur Râm, qui octroya, dans cette période, paix et soulagement véritables. Peu à peu, son amour pour Râm, le Donneur de Paix, augmenta. Plus Râmdâs répétait le nom de Râm et méditait sur Lui, plus il ressentait de joie et de soulagement. Les nuits, qui étaient libres de tout devoir terrestre, furent consacrées, à part deux heures de repos, à chanter les louanges

de Râm (*Râm-bhajan*). Sa dévotion pour Râm progressait par sauts et par bonds.

Le jour, alors qu'il était envahi par l'anxiété et le souci que lui causaient des ennuis d'argent, des soucis de toute espèce, Râm venait à son aide d'une façon inattendue. Aussi, dès qu'il pouvait se libérer, même pour peu de temps, de ses occupations matérielles, se mettait-il à méditer en prononçant le nom de Râm. En marchant dans la rue il répétait : Râm, Râm. Il perdait toute attraction pour les choses de ce monde. Habits recherchés et toiles fines furent remplacés par le grossier *khaddar* (1) ; une simple natte fut substituée au lit. Pour sa nourriture, il réduisait à un seul les deux repas de la journée, et plus tard ce repas ne consista plus qu'en bananes et pommes de terre bouillies. Les piments et le sel furent complètement abandonnés. Il n'avait plus de goût que pour Râm, et sa méditation sur Râm devenait continue, englobant toutes les heures de la journée et les prétendus devoirs sociaux.

A cette époque, le père de Râmdâs, inspiré par Râm Lui-même, vint le voir et, le prenant à part, lui transmit l'initiation (*upadesha*) du Râm-mantra : « Shrî Ram, Jaï Râm, Jaï Jaï Râm », et l'assura que, s'il répétait continuellement ce *mantra* (2), Râm lui accorderait le bonheur éternel. Cette initiation par son père — qu'il considéra dès lors comme son *gourou* (3) — fit faire au débutant de rapides progrès dans la vie spirituelle. Râm l'invitait constamment à lire les Enseignements du Seigneur Krishna dans la *Bhagavad-Gîtâ*, ceux de Bouddha dans *Lumière de l'Asie*, ceux de Jésus-Christ dans le *Nouveau Testament*, ceux du Mahâtmâ Gandhi dans la *Jeune Inde* et *l'Éthique de la religion*. L'influence de ces grands hommes créa ainsi, dans l'esprit de Râmdâs, une atmosphère chargée d'électricité où grandit la jeune plante de *bhakti* (4). C'est à ce moment que son

(1) Toile filée et tissée à la main.

(2) Formule sacrée.

(3) Maître spirituel.

(4) Dévotion, amour pour Dieu.

esprit s'éveilla lentement à l'idée que Râm était la seule réalité et que tout le reste était faux. Tandis que l'attachement aux jouissances terrestres l'abandonnait rapidement, la notion du « moi » et du « mien » s'effaçait aussi. Le sens de la possession et des relations entre individus distincts s'évanouissait. Tout, pensée, esprit, cœur et âme se concentra sur Râm, Râm recouvrant et absorbant tout.

RENONCIATION

Ainsi Râm avait arraché Son esclave à l'étroit bourbier de la vie du monde et l'avait jeté dans l'immense océan de la Vie universelle. Mais Râm savait bien que pour nager dans ce vaste océan, il faudrait à Râmâdas de la force et du courage. Pour lui faire acquérir ces qualités, Râm fit passer son esclave ignorant et novice par une suite d'épreuves sévères sous Sa direction immédiate et avec Son aide. Une nuit, alors que Râmâdas savourait la douceur d'invoquer Son nom, Râm lui suggéra ces pensées :

O Râm, quand Ton esclave Te voit à la fois si puissant et si tendre, quand il sait que celui qui se confie à Toi obtient sûrement la vraie paix et le bonheur, pourquoi ne peut-il se remettre complètement à Ta miséricorde et renoncer à tout ce qu'il appelle « moi » ? Tu es tout en tout pour Ton esclave. Tu es le seul Protecteur en ce monde. Les hommes se leurrent quand ils disent : « Je fais ceci, je fais cela ; ceci ou cela est à moi. » Tout, ô Râm, est à Toi, et toutes choses sont faites par Toi seul. La seule prière que Ton esclave T'adresse, c'est de le prendre entièrement sous Ta direction et lui ôter son sens du « moi ».

Cette prière fut entendue. Le cœur de Râmâdas poussa un profond soupir ; un vague désir passa dans son esprit de renoncer à tout et d'errer par la terre en quête de Râm, sous la robe de mendiant. Alors Râm le poussa à ouvrir au hasard le livre *La lumière de l'Asie* qui se trouvait devant lui ; il tomba sur la page où est décrite

la grande renonciation de Bouddha : « Car maintenant l'heure est venue de quitter cette prison dorée où mon cœur a vécu comme dans une cage, et de trouver la Vérité que je chercherai désormais pour l'amour des hommes, jusqu'à ce que je l'aie trouvée. » Puis Râmdâs ouvrit le *Nouveau Testament* et lut le message sans équivoque de Jésus-Christ : « Celui qui, par amour pour Moi, a abandonné maison, frères et sœurs, père et mère, femme ou enfant ou terres, sera récompensé cent fois et recevra la vie éternelle. » Il fut encore incité à ouvrir la *Bhagavad-Gîtâ* et il y trouva le verset suivant : « Abandonne tous tes devoirs, cherche en Moi seul un refuge ; ne t'attriste pas, Je te libérerai de tous tes péchés. »

Râm lui parlait ainsi par la voix de ces trois grandes Incarnations divines, Bouddha, Christ et Krishna, et tous trois indiquaient le même chemin : la renonciation. Râmdâs prit aussitôt la décision de quitter ce monde de *samsâra* ⁽¹⁾, de renoncer, pour l'amour de Râm, à tout ce qu'il avait serré sur son cœur et considéré comme sien. Il s'habilla très simplement de deux pièces de toile enroulées, l'une sur la partie supérieure, l'autre sur la partie inférieure de son corps. Le lendemain, il fit teindre en ocre rouge ⁽²⁾ deux des morceaux de toile ; la nuit suivante, il écrivit deux lettres, l'une à sa femme qui, grâce à Râm, n'était déjà plus qu'une sœur pour lui, l'autre à un bon ami que Râm lui avait fait connaître pour le délivrer de ses dettes ; et, à cinq heures du matin, il dit adieu à un monde qui n'avait plus d'attrait pour lui, et dans lequel plus rien n'existait qu'il pût nommer sien. Le corps, l'esprit, l'âme, il déposa tout aux pieds de Râm, l'Être éternel plein d'amour et de pitié.

PRISE DE SANNYASA ⁽³⁾

Le train du matin emmena Râmdâs loin de Mangalore, et le déposa, le soir venu, à Érode. Il n'avait em-

⁽¹⁾ La vie laïque.

⁽²⁾ *Gerrua*, la couleur dont s'habillent les hindous quand ils ont adopté la vie monastique.

⁽³⁾ État monastique.

porté que 25 roupies et quelques livres parmi lesquels la *Bhagavad-Gîtâ* et le *Nouveau Testament*. A Érode, il se sentit singulièrement dépaysé, sans projets, sans idée de ce qu'il allait faire. Il ne savait pas où Râm le menait. Il erra un moment par la ville et, quand la nuit tomba, il s'approcha d'une petite hutte basse au bord de la route. S'adressant à une femme d'un certain âge qui se tenait à l'entrée, il la pria de lui donner quelque chose à manger. Aussitôt la bonne mère le fit entrer chez elle avec empressement et lui servit du riz et du lait caillé. Il eut de la peine à lui faire accepter un peu d'argent pour cette nourriture qu'elle lui offrait avec tant de bonté.

Quittant la chaumière, il se rendit à la gare, s'étendit par terre dans un coin et prit un peu de repos. Il ne savait que faire ni où aller. A minuit la cloche annonça l'arrivée d'un train. Il se leva et se trouva à côté d'un Tamoul ⁽¹⁾ qui s'enquit de la direction qu'il voulait prendre. Râmdâs ne put répondre, car seul Râm pouvait décider. Cet ami promit alors à Râmdâs de l'emmenner à Trichinopoly où lui-même se rendait. Il prit un billet pour Râmdâs, et tous deux montèrent dans le train. Le soir, ils arrivèrent à Trichinopoly, et Râmdâs se rendit dans la ville. Tout le long du chemin, depuis Mangalore, le *mantra* divin de Shri Râm était resté sur ses lèvres. Il ne pouvait l'oublier ; seule la répétition du nom de Râm le reconfortait et le soutenait. Il se reposa la nuit dans la véranda d'une maison au bord de la route et le lendemain matin il se rendit à pied à Srirangam, à sept milles de Trichinopoly, où il arriva vers huit heures.

C'est là que, pour la première fois, Râmdâs comprit pourquoi Râm l'avait tiré de sa vie habituelle et de son entourage. C'était pour l'envoyer en pèlerinage vers les autels sacrés et les rivières saintes. A Srirangam, le beau fleuve Kaveri coule dans toute sa majesté et toute sa pureté. Il alla se baigner dans ses eaux claires. Et

(1) Homme du Sud de l'Inde.

c'est là, sur les berges de la Kaveri, que, par ordre de Râm, il revêtit la robe du *sannyâsin* ⁽¹⁾. Acte décisif par quoi Râm lui conférait la nouvelle naissance. Les vêtements blancs qu'il portait furent jetés en offrande à la Kaveri qui les emporta dans ses eaux tumultueuses. Il endossa la *gerrua*, la robe couleur ocre, et sa prière monta jusqu'aux pieds de Râm tout-puissant : « O Râm, ô Amour infini, Protecteur de tous les mondes, c'est Ta volonté seule qui a poussé Ton humble esclave à prendre le *sannyâsa*. Pour Toi seul, ô Râm, il a renoncé au *samsâra* ; pour Toi seul, il a tranché toutes les attaches, tous les liens. O Râm ! bénis de Ta grâce Ton pauvre adorateur. Donne-lui le courage, la force et la foi nécessaires pour observer ses vœux en Ton nom, Râm, et pour supporter les épreuves et les privations de toute espèce qui peuvent surgir sur le chemin du *sannyâsin*, en son passage dans la vie rude et périlleuse du mendiant.

Désormais, 1° Cette vie sera entièrement consacrée à la méditation et au service de Shrî Râm. 2° Il observera une chasteté absolue, considérant toutes les femmes comme sa mère. 3° Il soutiendra et nourrira son corps au moyen d'aliments acquis par *bhiksha* ⁽²⁾. »

SRIRANGAM

La paix tomba sur l'âme tourmentée de Râmdâs, et il sentit en lui tressaillir une nouvelle naissance, une nouvelle vie pleine de l'amour de Râm. Le tumulte s'apaisa en lui ; on eût dit que les mains de Râm Lui-même s'étaient posées sur la tête de Son serviteur, en une bénédiction. Ses larmes coulèrent dans la joie de cette délivrance. Tristesses, douleurs, angoisses, soucis le quittèrent pour ne jamais revenir. Gloire à Toi, Râm ! De Râm vint la grande bénédiction : « Je te prends sous Ma protection, je suis Ton guide, reste à jamais Mon

(1) Celui qui a embrassé la vie monastique, qui a pris le *sannyâsa*.

(2) Les aumônes que recueille le moine mendiant.

adorateur, ton nom est maintenant Râmdâs. » Grand privilège que de devenir le *dâs* (serviteur) de Râm qui est tout amour, toute bonté, toute pitié, tout pardon.

Râmdâs arriva ensuite à une *dharmashâlâ* ⁽¹⁾ près de la rivière et trouva là quelques *sâdhus* ⁽²⁾ installés dans le passage qui conduisait à la grand-route ; ils célébraient le *Râm-bhajan* avec accompagnement de cymbales et d'*ektar* ⁽³⁾. Ils chantaient la gloire du nom de Râm. Il se plaça entre deux jeunes *sannyâsins* et posa devant lui le bol (*lota*) qu'il s'était procuré à Trichy pour y recevoir les oboles (*bhiksha*) des pèlerins revenant de leur bain. Le chant des deux jeunes pèlerins était plaisant et le temps passa ainsi très agréablement. Il était environ midi quand le *bhajan* prit fin ; sur le morceau d'étoffe étalé devant eux, les jeunes *sâdhus* ne trouvèrent que trois pièces d'un quart d'anna ; c'était là tout ce qu'ils avaient reçu pour la journée. L'un d'eux protesta : « Depuis ce matin nous chantons les louanges de Dieu, et Il ne nous a donné que cela ! La faim nous tiraille l'estomac. Seigneur, comment nous procurer à manger ? Chanter Tes louanges de l'aube jusqu'à midi, est-ce que cela ne vaut pas plus de 9 pies ⁽⁴⁾ ? »

Râmdâs répondit aussitôt : « Non, mes jeunes frères, on ne peut évaluer ainsi votre *bhajan*. Le Seigneur est toujours bon et plein d'amour ; Il n'abandonne jamais ceux qui se fient à Lui. Râm vous envoie, par Son humble esclave, l'argent nécessaire à votre nourriture d'aujourd'hui. » Disant ces mots, il mit dans la main d'un des *sâdhus* une des roupies qu'il possédait. Ces derniers le regardèrent avec stupéfaction, et, les yeux pleins de larmes, ils s'écrièrent : « O Seigneur ! Tes voies sont merveilleuses ! Pardonne, pardonne à Tes indignes serviteurs. Nous avons douté de Toi et de Ton amour ; accorde-nous de ne plus jamais jeter le blâme sur Toi,

(1) Auberge gratuite pour les pèlerins et les voyageurs.

(2) Religieux, saints hommes.

(3) Instrument de musique à une corde.

(4) L'anna est la 16^e partie de la roupie, qui vaut 2 shillings anglais. Le pie vaut 1/12^e d'une anna.

mais de tout supporter patiemment pour l'amour de Ton nom. »

Les sâdhus s'en allèrent, et Râmdâs, regardant dans son bol, y trouva deux pies. Son cœur bondit de joie à la vue de ces piécettes, sa première aumône. Il acheta deux petites bananes et les mangea avec plaisir. Un autre sâdhu qui se trouvait à sa droite dans la rangée des mendiants, vint lui demander où il comptait se rendre. Il ne put évidemment pas répondre à cette question, car seul Râm pouvait le faire. Le sâdhu, ne recevant pas de réponse, lui proposa de l'emmener à Rameshwaram.

« O Râm ! que Ta bonté est grande ! Pour guider Ton esclave Tu lui as envoyé ce sâdhu. Pourquoi ? Il ne peut être que Râm Lui-même ! » Plusieurs fois encore, Râmdâs rencontra des sâdhus qui, non seulement le guidèrent en son pèlerinage, mais encore prirent soin de lui. Par la volonté de Râm, un seul nom les désignera tous, ils s'appelleront désormais le Sâdhurâm ⁽¹⁾.

RAMESHWARAM

L'offre du sâdhu fut immédiatement acceptée. Râmdâs avait sur lui environ 9 roupies, qu'il confia au Sâdhurâm avec un grand soulagement. Porter de l'argent, c'est porter avec soi du souci, car il faut y penser de temps à autre ; Râmdâs était heureux d'y échapper. En lui remettant l'argent, il suggéra au Sâdhurâm de changer les roupies en pièces d'une anna et de les distribuer aux pauvres qui mendiaient aux portes des temples, ce qui fut fait. Alors Râmdâs, avec ses deux pièces de toile et quelques livres — toute sa fortune — s'abandonna plus que jamais à la protection de Râm. Il suivit le Sâdhurâm, qui l'emmena à la gare, et tous deux montèrent dans un train partant pour Rameshwaram. Pas de billet : Râm était leur billet comme Il était leur tout.

(1) Littéralement : Râm qui se manifeste à son adorateur sous la forme d'un sâdhu.

Mère Elisabeth considérait comme son gourou ou maître spirituel un saint jaïn qui vivait dans l'une des cavernes du Mont Abu. Elle avait une fois proposé à Râmdâs de le conduire à lui, mais il ne manifesta pas d'enthousiasme à cet égard, et l'idée fut abandonnée. Mais soudain, un matin, le Mahâtmâ lui-même arriva à sa villa. La Mère lui présenta Râmdâs. Il était assis sur un *âsana*, sur le plancher de l'une des chambres. Râmdâs, allant vers lui, l'embrassa avec une grande joie. Il rendit l'étreinte avec le même plaisir. Alors, Râmdâs s'assit près de lui. Il était l'humilité personnifiée. C'était un homme petit et fort avec une grande barbe noire. Il n'avait sur les épaules qu'un vêtement déchiré et sale par endroits. Ses yeux avaient une expression lointaine de méditation. Il était rayonnant de pureté et de paix. Râmdâs n'eut pas de conversation avec lui. Il ne pouvait parler que le gujarati et cette langue était inconnue à Râmdâs.

LA CONNAISSANCE, C'EST DE SAVOIR QUE L'ON NE SAIT RIEN

Un jour, la mère emmena Râmdâs faire une promenade sur les collines et lui montra l'étendue de ses propriétés.

« J'aime toujours la société des saints ; toute autre sorte de compagnie m'agace, particulièrement celle des chefs de famille qui sont plongés dans les choses du monde. » Au cours de la conversation, Râmdâs fut amené à dire : « Mère, le faible corps de Râmdâs ne peut vivre longtemps. Il a un pressentiment qu'il va mourir bientôt. »

— Ne dites pas cela, il a encore à faire de grandes choses, répondit la mère. » Leur promenade prit environ une demi-heure, après quoi ils revinrent sur leurs pas jusqu'à la villa.

La mère souhaitait dans son cœur que Râmdâs mangeât des mets préparés de ses mains. Son vœu silencieux eut le don étrange de produire en lui une réponse. Il lui demanda spontanément de le nourrir avec des aliments

cuisinés par elle. Avec le plaisir le plus grand et un débordant amour, la mère lui prépara des *rotis* de froment qui avaient un goût céleste.

Un autre jour, un cipaye de Râja Râm, un obligeant ami, emmena Râmdâs faire une promenade. Râmdâs lui demanda de le conduire à un endroit solitaire, loin des lieux que hantent les hommes. Mais, étant par trop obligeant, le cipaye le conduisit à une caverne éloignée occupée par un *sannyâsin*. Au milieu de la jungle, il se trouva devant une caverne grande ouverte creusée dans le rocher. Un jeune *sannyâsin* y était assis, vêtu d'étoffe ocre, la tête rasée, avec une quantité de livres éparpillés près de lui.

L'obligeant ami chuchota aux oreilles de Râmdâs : « C'est Swâmi Kaivalyânand ». Râmdâs s'avança vers le *sannyâsin* et se prosterna devant lui.

Avec un regard surpris, ce dernier demanda : « A qu'offrez-vous ce salut ? »

— A Râm, répondit Râmdâs.

— Qui êtes-vous ?

— Râmdâs.

— Râmdâs, Râmdâs, n'est-ce pas drôle ? Il n'y a qu'une Vérité. Pourquoi assumer cette fausse dualité ?

— Râm Lui-même, étant un, a choisi d'être multiple.

— C'est faux. Il est toujours Un ; multiple est faux, est illusion, dit le *sannyâsin*.

— La Vérité elle-même est devenue Dieu et son dévot pour la *lîlâ* ou le jeu.

— Pourquoi le jeu ? demanda le *sannyâsin*.

— Pour l'amour et la félicité ; ainsi, quand Râmdâs se prosterne devant vous, c'est vous-même qui le faites sous la forme de Râmdâs, répliqua Râmdâs.

— Quelle absurdité. Il y a seulement un, jamais deux.

— A qui parlez-vous alors, Swâmiji ? »

Il réfléchit quelques instants et répondit : « A moi-même.

— Exactement ; vous supposez qu'il y a deux, quoique dans la lumière de la vérité absolue, il n'y ait qu'un.

— Non, non, aucun homme qui a atteint la réalisation ne croit en la dualité.

— Qu'en est-il alors de Tulsidâs, Surdâs, Kabîrdâs, Samarth Râmdâs, et de beaucoup d'autres ?

— Oh, dit le *sannyâsin* en riant, ils n'avaient pas atteint *jnâna*. Ils luttèrent encore sur un plan inférieur.

— Mais leurs enseignements et leurs œuvres montrent qu'ils possédaient la haute illumination. Ils ont démontré que *parâ-bhakti* est la plus haute réalisation, répliqua Râmdâs.

— Je maintiens qu'ils étaient des ignorants », et, prenant un livre dans la pile qui se trouvait près de lui, il ajouta : « Mettez-les tous de côté ; tenez, prenez ce livre et lisez ; vous comprendrez les choses plus clairement.

— Râmdâs n'a pas besoin de comprendre. La connaissance lui a été définie comme l'état dans lequel on sait qu'on ne sait rien.

— Bien, bien ; je vous dis de lire cet ouvrage ; il est écrit par *moi*. »

Il pressa vivement Râmdâs de l'accepter. D'un coup d'œil, ce dernier en vit le titre et l'auteur : « Will to Sat-chitânand », by Swâmi Kaivalyânand.

Râmdâs prit congé de lui à sa façon habituelle, en se prosternant à ses pieds, et emporta le livre.

Toujours en compagnie du même cipaye ami, il visita le temple de Râm de l'endroit. Là, il rencontra beaucoup de saints vishnouïtes qui le traitèrent avec une grande amitié. En revenant, ils prirent une route qui longeait un grand lac scintillant aux eaux bleues et limpides. Des Européens en costume de bain ramaient dans des bateaux de plaisance. Mont Abu est un joli pays, frais même au milieu de l'été. Le paysage est ravissant. L'air y est pur et rafraîchissant.

L'AMOUR DE LA MÈRE L'EMPORTE

Le lendemain, au repas de midi, Râmdâs annonça son désir de partir pour Wadhwan et Limbdi, d'où il avait

DIEU FAIT TOUT POUR LE MIEUX

Popatbhai se sépara de Râmdâs à Veraval, car il devait s'en retourner à Wadwhan City, son lieu natal, tandis que Râmdâs s'embarquait sur le vapeur de la B. I. S. N. en partance pour Bombay. Le bateau quitta Veraval dans la nuit et atteignit le port de Bombay dans la soirée du lendemain. Râmdâs se rendit tout droit chez Sanjîvrao, où son arrivée fut pour ce dernier et sa femme une agréable surprise.

Cette fois-là, le séjour de Râmdâs à Bombay dura plus de deux semaines et son programme fut très rempli. Des centaines de visiteurs venant des différentes parties de la ville arrivaient chaque jour en foule pour le voir, depuis le matin jusque tard dans la nuit, et il était toujours occupé soit à causer, soit à écouter les mélodieux *kirtans* que chantaient les dévots. L'un d'entre eux, un jeune ami appelé Ratnakar, organisa deux conférences de Râmdâs dans le hall de l'Association sarasvat, à Gamdevi ; elles furent toutes deux suivies par une foule d'auditeurs composée principalement de sarasvats. La première conférence était en anglais sur « Le but de la vie ». A la seconde, faite en konkani, sur le « Karma-yoga » assistèrent en grand nombre des dames sarasvates.

Tandis que Râmdâs improvisait, comme il le faisait toujours, la suprême félicité dont il jouissait s'écoulait en paroles comme un flot. Il était lui-même à ce moment dans un état de parfaite extase. Il parlait librement comme un enfant devant un auditoire maternel, car les amis et les mères rassemblés l'écoutaient avec amour et patience.

Voici quelle fut la substance de son discours sur le but de la vie :

« Le plus haut don, cette vie humaine, nous est accordé par Dieu pour Le réaliser — Lui, la suprême Réalité — qui est félicité et paix éternelles. Réalisation de Dieu signifie vision universelle, c'est-à-dire devenir toujours conscient de notre union avec une existence imperson-

nelle, calme, pure, immuable et pénétrant tout, et regarder toute forme et tout changement comme l'expression de cette Vérité. Cet état élevé est atteint en harmonisant constamment le mental avec l'unique pensée de la Vérité par un courant continu de souvenir et de méditation. La condition de notre progrès vers Elle dépend de notre ardeur et de notre effort pour l'atteindre. Quand nous comprenons que la Vérité est le but de la vie, l'accès nous en devient facile et rapide. Le but de la vie ne doit être rien de moins que ce plus haut accomplissement de la vie humaine. La concentration de pensée et l'effort sont les premiers desiderata. Pour obtenir la concentration, la méthode la plus facile est la répétition constante du Divin Nom. Celui qui possède le Nom possède la Vérité. Qu'est-ce qui a fait que Râmdâs nage toujours dans un océan de félicité et de paix ? C'est le Nom Divin. Râmdâs est devant vous comme un vivant exemple témoignant de la puissance du Nom. »

Des amis invitèrent Râmdâs à Santa Cruz et à Matunga où il dut aussi faire deux conférences. Dieu voulait que Son serviteur et enfant fût ainsi tiré de l'obscurité et mis en évidence à Bombay pour prêcher Sa grandeur et la Gloire de Son Nom.

A Santa Cruz, quand il aborda dans son discours la règle d'or « Dieu fait tout pour le mieux », Râmdâs raconta une histoire populaire à l'appui de la profonde vérité qui est à la base de cette devise :

Un roi, son ministre et sa suite s'enfoncèrent un jour dans la jungle pour chasser. Or, le ministre était renommé pour sa sagesse ; il s'en tenait à la devise : « Dieu fait tout pour le mieux », et chaque fois que quelqu'un, dans le souci, le malheur ou l'infortune, venait lui demander conseil, il réconfortait l'affligé en l'engageant à reconnaître la vérité de ce proverbe.

En poursuivant le gibier, le roi et le ministre se séparèrent de la suite, errèrent loin dans l'intérieur de la vaste forêt et, finalement, s'égarèrent. Le soleil atteignait le méridien. Le roi était accablé de fatigue et de faim. Ils se reposèrent à l'ombre d'un arbre.

« Ministre, dit le roi épuisé, je souffre cruellement de la faim. Pouvez-vous me trouver quelque chose à manger ? »

Le ministre regarda autour de lui et vit des fruits sur les arbres. Escaladant l'un d'eux, il cueillit quelques fruits mûrs et les offrit au roi qui, dans sa hâte à manger, s'enleva un morceau du doigt en se servant de son couteau. Il laissa tomber le fruit et le couteau avec un cri de douleur, tandis que son doigt blessé ruisselait de sang.

« Oh ! ministre, s'écria-t-il, que cela fait mal !

— Dieu fait tout pour le mieux », répondit tranquillement celui-ci.

Ces paroles ne firent qu'exciter le roi déjà irrité. Il se mit en rage et s'écria :

« Imbécile ! Trêve de philosophie ! J'en ai assez ! Alors que je souffre un affreux supplice, la seule consolation que vous m'offrez, c'est : ' Dieu fait tout pour le mieux. ' Comment cela peut-il être pour le mieux quand ma douleur est évidente et réelle ? Allez-vous-en, je ne veux plus de vous à l'avenir ; retirez-vous de ma vue et ne vous présentez plus jamais devant moi. » Incapable de se maîtriser, il se leva, donna un furieux coup de pied au ministre et lui ordonna de se retirer immédiatement. En quittant le roi, le ministre répéta calmement : « Dieu fait tout pour le mieux. »

Le roi resta donc seul ; il déchira un morceau de son vêtement et banda son doigt blessé ; il s'adonnait à de tristes réflexions quand il vit s'approcher deux hommes vigoureux qui se jetèrent aussitôt sur lui et le ligotèrent. Lutter ou résister eût été absolument inutile, car les hommes étaient bâtis comme des géants.

Épouvanté, le roi demanda :

« Qu'allez-vous faire de moi ? »

Ils répondirent : « Nous voulons te sacrifier sur l'autel de notre Déesse Kâlî. C'est notre coutume de lui offrir une fois par an un sacrifice humain. Le temps en est venu et nous étions à la recherche d'un être humain quand nous avons eu la chance de te trouver. »

Ces paroles remplirent le roi de frayeur. Il protesta :

« Laissez-moi partir, je suis le roi d'un pays. Vous ne pouvez donc pas me tuer pour le sacrifice. »

Les hommes se mirent à rire et dirent :

« Ce sacrifice va donc être unique, et notre Déesse sera extrêmement satisfaite quand elle verra que nous amenons cette année un haut personnage en offrande à son autel. Viens. »

Ils traînèrent la victime à l'autel de Kâlî, à peu de distance de là. Le roi fut dûment placé sur l'autel sacrificiel. Tout était prêt pour le coup mortel quand le prêtre, remarquant que l'index de la main gauche était bandé, défit le pansement et vit qu'un morceau du doigt avait été coupé. Il dit alors : « Cet homme n'est pas digne de notre Déesse. Libérez-le. Il faut à la Déesse un homme intact, tandis que celui-ci a un défaut corporel. Un morceau de son doigt manque. Laissez-le aller. »

Détachant les cordes qui le liaient, les hommes libérèrent donc le roi et le laissèrent partir en paix.

Il se souvint alors des paroles du ministre lorsqu'il avait été blessé au doigt : « Dieu fait tout pour le mieux. » En vérité, si ce n'avait été cette heureuse coupure, il serait à présent un homme mort. Le souvenir du mauvais traitement qu'il avait infligé à son ami l'affecta vivement ; très désireux de réparer sa grossière erreur en lui demandant pardon, il parcourut alors la forêt en appelant son ministre et le trouva enfin qui se reposait sous un arbre. Allant à lui, le roi l'étreignit avec une extrême affection et dit : « Ami, je vous demande pardon pour ma dureté. J'ai compris la vérité de votre proverbe d'or. »

Il raconta alors l'incident du sacrifice destiné à la Déesse et comment il avait été libéré grâce au défaut dû à la blessure.

« Sire, répondit le ministre, vous ne m'avez causé aucun tort. Il n'y a donc rien à pardonner. En réalité, vous m'avez sauvé. Vous pouvez vous rappeler que lorsque vous m'avez donné un coup de pied et m'avez chassé, je répétais la même chose : ' Dieu fait tout pour le mieux ' Dans mon cas également, le proverbe s'est vérifié, car si vous ne m'aviez pas chassé, j'aurais été en votre

compagnie quand les hommes de Kâlî vous capturèrent et lorsqu'ils découvrirent que vous étiez impropre au sacrifice, ils m'auraient offert à votre place puisque je n'avais pas d'imperfection corporelle comme celle qui vous était si providentiellement échue. Dieu fait donc tout pour le mieux. »

L'histoire produisit une impression profonde sur l'esprit des amis rassemblés pour écouter Râmdâs.